

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

17^e ANNÉE.

N^o 3.

MARS 1874.

A propos des corps simples, réponse à quelques objections. (Voir la *Revue* de février 1874.)

—
P. E. B..., 21 décembre 1873.

Nous ne tarderons pas à constater les conséquences importantes du fait que nous venons d'établir. Le périsprit est composé, nous l'avons déjà observé à diverses reprises, d'une matière quintessenciée plus ou moins épurée selon le degré de dématérialisation de l'Esprit auquel il est uni : mais enfin, c'est toujours de la matière. Puisqu'il pénètre dans le corps porté par le véhicule de l'oxygène, il faut bien admettre d'abord que la substance subtile qui le constitue a quelque affinité pour l'oxygène, et en second lieu que l'oxygène n'est pas un corps aussi simple qu'on l'a cru jusqu'à ce jour, puisqu'il se trouve fréquemment combiné avec cette matière quintessenciée qui n'altère en rien ses propriétés apparentes, et que l'analyse chimique n'est jamais parvenue à découvrir en lui, parce qu'elle échappe en raison de sa subtilité à nos moyens d'investigation.

Ce fait de l'union du fluide périsprital avec l'oxygène, entame déjà la théorie admise comme indiscutable par la science, à savoir que les corps simples ne contiennent qu'une seule substance qui, soumise à quelques manipulations qu'on puisse imaginer, est toujours identique à elle-même et se retrouve toujours, dans les diverses combinaisons, ce qu'elle était avant d'y entrer. C'est cependant en procédant par voie de déduction rigoureuse, et en nous appuyant, comme on l'a vu, sur les enseignements spirites d'Allan Kardec, que nous avons réussi à mettre en évidence cette association de la matière périspritale avec l'oxygène; phénomène considérable qui vient heurter de front un des principes fondamentaux de la chimie : l'unité

d'essence des corps simples. Il est vrai que la science dédaignera les preuves que nous venons d'exposer, parce qu'elle ne reconnaît pas les phénomènes spirites. Aussi avons-nous dit, en commençant, que notre réponse s'adressait plus particulièrement aux personnes qui admettent la science spirite, telle que le Maître est venu nous la révéler avec l'assistance des Esprits qui le guidaient.

Mais pour éclaircir les doutes des adeptes qui pourraient hésiter entre ces déductions de l'enseignement spirite et les affirmations de la science officielle, nous allons rappeler brièvement quelques autres faits qui viendront confirmer cette opinion, que les corps nommés corps simples ne le sont réellement pas, car ils contiennent différentes substances, toutes matérielles, d'une telle subtilité, qu'elles sont insaisissables par les moyens d'analyse ordinaire et ne se révèlent que par leurs effets.

Dans le sang humain, il se produit des réactions chimiques qui ont assez de rapport avec ce qui se passe dans une pile électrique. Les divers éléments qui sont appelés à concourir au phénomène capital de la nutrition se trouvent dans un état de combinaison continue. Tout le monde sait que ces principes : azote, hydrogène, carbone, oxygène, etc., par suite des réactions auxquelles ils sont soumis, se réunissent ensemble pour former l'albumine et la fibrine (qu'on a appelée ingénieusement de *la chair coulante*) qui entrent dans la composition de la plupart des organes.

Au cours de ces multiples combinaisons de corps simples, il se dégage une notable quantité de chaleur et d'électricité. Certains savants ont même été jusqu'à affirmer que cette chaleur, émanée des corps qui entrent en combinaison, est la force vive qui fait agir les tissus musculaires. Ils ont comparé cette chaleur à celle d'une chaudière à vapeur qui se transforme en travail mécanique. C'est là l'opinion généralement admise et professée par les autorités scientifiques. Mais nous devons nous demander si cette manière de voir est l'expression de la vérité, et si réellement le but des réactions des éléments dans le sang est de produire cette chaleur, qui serait la cause génératrice des divers efforts musculaires?...

Évidemment, cette explication pêche par la base. Les spirites connaissent parfaitement l'agent producteur des mouvements corporels ; ils sont dus à l'intervention du fluide périsprital qui agit sous l'impulsion de l'âme. A notre avis, les savants ont pris ici l'effet pour la cause, car si la chaleur est le résultat des réactions chimiques qui s'accomplissent dans le sang, elle ne peut être ni la source

des mouvements des organes, ni la cause des réactions qui la produisent. La chaleur ou le calorique est, pour nous, autre chose qu'une entité métaphysique, qu'un nom abstrait, par lequel on désigne l'un des résultats de la combustion : c'est un fluide très réel se dégageant des matériaux qui se rencontrent dans le sang. C'est une matière extrêmement divisée, invisible et impalpable, facile cependant à constater par une certaine impression qu'elle fait sur nos organes, et qui tient le milieu sous le rapport de la subtilité entre les atomes des corps simples : carbone, oxygène, etc., dont les réactions l'ont mise en liberté, et le fluide périsprital qui se dégage également de ces réactions, mais sous une forme entièrement inappréciable à nos sens.

De ces combinaisons résulte également le dégagement d'une autre sorte de fluide que nous appelons fluide électrique, matière impondérable, comme la chaleur, et comme elle invisible ; son rôle dans l'organisme humain est encore à peu près inconnu, mais son existence comme agent vital est généralement admise par les physiologistes. Voilà donc deux fluides matériels ayant pour origine les combinaisons qui s'accomplissent dans l'économie animale. Or, comme c'est de la réaction des corps simples retrouvés avec toutes leurs propriétés dans les composés organiques que résultent ces fluides, on est bien forcé de reconnaître que ces fluides étaient unis à ces corps simples, et que de ceux-ci il est sorti une nouvelle matière qui n'a plus les mêmes propriétés qu'ils possèdent eux-mêmes. Donc ils ne sont pas aussi simples que la science persiste à le soutenir, et il y a, ce nous semble, contradiction entre ces deux assertions admises comme une vérité démontrée par les chimistes : 1° il y a des corps simples, c'est-à-dire dont on ne peut retirer qu'une seule substance ; 2° leurs combinaisons sont accompagnées d'un dégagement de chaleur, de lumière et d'électricité.

Il est vrai que la science officielle n'admet pas aujourd'hui l'existence de ces fluides, et cela parce qu'elle les trouve constamment liés à la matière, et elle en a conclu qu'ils constituent simplement un mouvement, une manière d'être de la matière, mais qu'ils ne sont pas eux-mêmes matière. (C'est par un procédé semblable que certains philosophes ont affirmé que l'âme est la résultante des forces actives de l'organisme.) C'est là une façon commode de supprimer les fluides qui, cependant, jouent un rôle si important dans la nature. Mais en les niant, on ne peut pas faire qu'ils n'existent pas, et un mot ne saurait remplacer une chose. Il y aurait beaucoup à dire sur

cette théorie, qui touche aux plus hautes questions philosophiques. Mais nous n'entrerons pas dans de plus longs détails, de peur de nous laisser entraîner trop loin, et nous reviendrons à l'objet principal de notre étude.

Nous avons établi précédemment que l'oxygène servait de véhicule à l'âme et au périsprit pour s'introduire dans le corps du nouveau-né, sitôt après sa sortie du sein maternel. Le rôle de l'oxygène ne s'arrête pas là, et nous disons que c'est lui qui fournit au périsprit les éléments nécessaires pour s'entretenir et se renouveler. Nous allons essayer d'appuyer cette assertion sur les faits. — Personne n'ignore ce qui suit : Dès qu'il a respiré, l'homme ne saurait se passer longtemps d'oxygène, auquel on a reconnu la propriété d'entretenir la vie par son infusion dans le sang ; c'est pour caractériser cette importante fonction que certains auteurs l'ont désigné sous le nom significatif d'*air vital*. Nous savons également que le sang, une fois vivifié au poumon par l'absorption de l'oxygène, devient propre à la nutrition de l'organisme et qu'il fait sa révolution dans le corps, déposant dans la profondeur des tissus les matériaux destinés à leur entretien. Lorsqu'il revient au cœur après cette circulation, il s'est sensiblement modifié au point de vue physique, puisque, de rutilant qu'il était, il est devenu rouge brun ; il a dû aussi subir certaines transformations chimiques, car il n'est plus propre à communiquer la vie aux organes, et il ne le redeviendra que lorsqu'il se sera régénéré dans les poumons, en absorbant une nouvelle quantité d'oxygène. Quelle est la cause de l'action vivificatrice de ce gaz sur le sang ? La science ne nous l'a pas encore expliquée jusqu'à ce jour : elle s'est bornée à constater le fait, et en a tiré les conséquences qu'il comporte au point de vue soit de la science pure, soit des études physiologiques et pathologiques.

Nous allons tâcher de donner une explication satisfaisante de ce phénomène, en nous tenant toujours sur le terrain spirite, bien persuadé que nous sommes, que le Spiritisme seul est appelé, selon l'expression du Maître, à donner la clef d'une foule de faits devant lesquels la science est restée muette, faute de connaissances nécessaires pour les expliquer.

Allan Kardec nous a dit que la matière éthérée dont les Esprits se servent pour composer leur périsprit, est répandue partout dans la nature, et que dans les fluides ambiants ils la puisent pour la faire servir à leurs manifestations. A l'état d'erraticité, l'âme combinant ces fluides de mille manières, les soumet à des réactions

variées à l'infini, pour en extraire les principes nécessaires à l'entretien de son corps fluïdique; elle n'a plus les mêmes ressources pour agir sur les fluides, lorsqu'elle est engagée dans les liens de l'incarnation, la matière corporelle, sous sa forme concrète, est l'obstacle incessant qui s'oppose à sa libre expansion, et la force à modifier ses rapports avec le milieu fluïdique; cependant, c'est de cette matière grossière, déversée constamment dans le sang par les organes de la digestion, qu'elle doit dégager la substance quintessenciée destinée à alimenter son fluide périsprital. Eh bien! pour nous, l'oxygène de l'air, infusé dans le sang par les poumons, est l'agent direct de ce dégagement par l'action qu'il exerce sur les matériaux fournis par la digestion. Nous savons, en effet, que l'oxygène est le comburant par excellence, c'est-à-dire le corps qui pénètre le plus facilement dans les interstices moléculaires des autres corps simples, et dissocie leurs atomes pour former avec eux des composés dont la chimie a pour mission d'étudier les propriétés multiples.

De cette combinaison de l'oxygène avec les principes constitutifs du sang, il résulte, comme nous l'avons observé précédemment, une production de chaleur; mais ce n'est pas là la seule conséquence, et pendant l'écartement atomique qui précède leur nouveau groupement en molécules, il doit s'échapper de ces éléments une certaine quantité de fluide semi-matériel qui, passant du sang dans le système nerveux, va se joindre au périsprit pour réparer les pertes résultant de son rayonnement; et nous avons quelque raison de croire que c'est plus particulièrement en vue de dégager cette matière quintessenciée [des éléments auxquels elle est mêlée, que s'opèrent les diverses réactions intra-organiques qui accompagnent le phénomène de la vie.

Voici quel serait le mode de dégagement de cette matière subtile: Les différents corps amenés dans le sang par la voie de la digestion, entrent en combinaison sous l'action de l'oxygène introduit par les poumons. Comme tous ces corps azote, hydrogène, carbone, etc., contiennent en plus ou moins grande quantité de ce fluide éthéré, ils sont attirés et pénétrés par l'oxygène, aux endroits où il s'accumule dans des proportions plus considérables. Au cours de cette combinaison, les atomes les plus subtils, après avoir été mis en liberté, se recherchent et s'attirent en vue de la loi qui régit les fluides, et, groupés en molécules homogènes, ils se transportent par le conduit des nerfs au cerveau et de là au

périsprit qu'ils viennent entretenir par leurs apports incessants.

Tel est, selon nous, le mécanisme fort simple qui, tout en entretenant la chaleur nécessaire au fonctionnement de l'économie, permet au périsprit de se renouveler par l'adjonction de ces molécules éthérées, qui apportent continuellement à l'âme comme un reflet et une description exacte de ce qui se passe dans les organes corporels.

Si l'on admet notre hypothèse, les molécules des corps simples qui, par leurs combinaisons et leur groupement, constituent les organes du corps humain, étant unies et associées avec ce fluide, matière impalpable destinée à alimenter le périsprit, l'assertion du D^r Demeure, qu'une partie du carbone brûlé par l'oxygène se convertit en azote, ne nous paraît plus aussi extraordinaire qu'elle semblait l'être au premier abord. En effet, ces molécules étant entourées, ou plutôt pénétrées par une matière subtile qui les tient en cohésion, peuvent bien ne nous présenter qu'une apparence de ce qu'elles sont réellement, et les molécules de carbone peuvent effectivement contenir des atomes d'azote dissimulés par ce fluide subtil qui entoure la molécule, elles ne doivent se dégager que lorsque cette force a cessé d'agir sur ces atomes ; cette conséquence nous a été affirmée dans d'autres dictées médianimiques, qui représentent avec exactitude l'expression des faits tels qu'ils se produisent dans les phénomènes préliminaires de la nutrition.

D'un autre côté, la chimie nous apprend que l'azote possède une affinité très-faible, et que ce n'est que dans des circonstances particulières, alors qu'il se trouve à l'état naissant, c'est-à-dire au moment où il se dégage d'une combinaison, qu'il a certaines tendances à s'associer avec les autres corps simples. Ne pourrait-il pas se faire que celui qui se dégage du carbone au moment de sa combustion se joignît aux autres molécules de nature identique à la sienne, et leur communiquât une sorte d'*exaltation d'affinité* qui faciliterait les combinaisons nécessaires à la nutrition des organes ? Telle est la question que nous nous sommes posée et qui, si elle était résolue affirmativement, donnerait l'explication rationnelle de la définition nouvelle de la respiration : « C'est l'acte par lequel l'oxygène introduit dans le sang par les poumons, brûle une quantité suffisante de carbone pour produire l'azote nécessaire à l'entretien des organes. »

Aux savants il appartient d'étudier à fond ce problème. Le moyen le plus efficace d'arriver à une solution que tout le monde

pourra accepter comme vraie, c'est de diriger les investigations vers le point signalé par la communication du D^r Demeure, pour savoir si les organes corporels ne contiennent pas une plus forte quantité d'azote que les aliments n'en ont introduit dans le corps. Si l'affirmation était prouvée, et nous croyons avec notre guide qu'elle peut l'être, la question serait jugée péremptoirement, et toutes les dénégations ne pourraient prévaloir contre ce fait brutal.

Maintenant, nous répondrons, en terminant, quelques mots à la question posée par notre frère et ami le D^r D. G*** : Quelle est cette espèce d'azote particulier qui a son siège dans le péricrit, dont l'emploi est recommandé dans le traitement fluidique indiqué dans notre communication ?

Nous rappellerons brièvement quelques faits précédemment établis : le fluide constituant du péricrit étant de la matière très éthérée, est dans un tel degré de subtilisation qu'elle a perdu pour nos sens tous les caractères sensibles de la matière ; mais, enfin, c'est toujours de la matière. Cette substance quintessenciée est restée longtemps en contact et dans une sorte d'union avec les divers corps simples, carbone, azote, oxygène, etc. ; en les quittant pour se joindre au péricrit, il se peut qu'elle entraîne avec elle certains atomes de ces corps qui, en raison de leur degré de division excessive, obéiraient à l'attraction que le fluide péricrital exerce sur la substance appelée à le renouveler. Cette hypothèse concorderait parfaitement avec ce principe : « Que le fluide péricrital est plus ou moins épuré, selon le degré d'avancement de l'esprit auquel il sert d'enveloppe, les Esprits élevés possédant seuls les connaissances nécessaires pour distinguer le fluide qui doit faire partie de leur péricrit, et le séparer de ces atomes matériels infiniment petits qui se sont groupés avec lui à la suite des combinaisons intra-organiques. » Dans la plupart des fluides péricritaux, il se trouverait ainsi une certaine quantité de ces atomes qui, par leur essence, participeraient de la matière dont ils sont sortis, et par leur subtilité atteindraient la forme éthérée du fluide péricrital, et, quoique bien moins spiritualisés, obéiraient, comme lui, dans une certaine mesure, au commandement de l'âme. — Ceci, tout en donnant raison de l'action des Esprits errants sur la matière, dans les diverses manifestations physiques, expliquerait, jusqu'à un certain point, comment le péricrit, sous la direction de l'âme, réussit à fixer, au point qu'ils doivent occuper, les différents matériaux destinés aux échanges nutritifs. Ce serait en lançant ces atomes maté-

riels dans les organes à réparer où ils auraient pour mission d'attirer et de grouper autour d'eux, atome par atome, les principes similaires, par application de cette loi que les fluides semblables s'attirent entre eux. Ces atomes feraient donc l'office de véritables foyers, autour desquels se réuniraient les matériaux charriés par le sang pour concourir à l'organisation des tissus ; ce seraient, en un mot, les principes générateurs des diverses cellules.

Alors nous comprenons parfaitement comment les atomes d'azote projetés sur les points où cet élément fait défaut, pourraient y concentrer et y fixer l'azote par les aliments, activant ainsi la réparation des organes malades ; l'action de cet agent serait d'autant plus énergique que ses particules seraient plus divisées, se rapprochant davantage de l'état d'éthérisation qui permet au périsprit d'obéir à la volonté de l'âme. En même temps, celui qui s'efforcerait de projeter ainsi les atomes matériels vers les organes malades de son frère, travaillerait à l'épuration de son fluide périsprital, et par conséquent à son avancement moral.

Nous n'aborderons pas pour le moment la question du mode d'emploi des éléments fluidiques ; ni la manière dont il faudrait procéder pour les emprunter au besoin au périsprit de nos frères incarnés et désincarnés ; ces matières feront peut-être plus tard l'objet d'une nouvelle étude. — En attendant, nous engageons nos frères à ne pas dédaigner le trésor de force fluidique qui leur est découvert ; qu'ils agissent énergiquement par la volonté, c'est à cet instrument qu'obéissent les fluides. Le Maître l'a dit, nous devons le croire. Soyons assurés que si nous sommes unis par la charité, si nos efforts sont dirigés par le désir de faire le bien à nos semblables, nous aurons l'assistance complète des frères de l'espace. Commençons par l'action, la notion viendra plus tard, — nous ne devons pas en douter lorsque nous nous serons rendus dignes de la posséder, par l'exercice de la *charité fluidique*, par notre persévérance à faire le bien. CÉPHAZ.

VARIÉTÉS

Souvenirs de voyages. (Voir la *Revue* de décembre 1873.)

Aujourd'hui, presque tous les habitants de ces îles sont chrétiens et professent la religion protestante, quoique beaucoup conservent leurs anciennes croyances. Avant l'arrivée des missionnaires anglais,

il y a une quarantaine d'années, les prêtres des idoles étaient très puissants et avaient le gouvernement de toutes choses. Ils jugeaient les cas litigieux entre habitants, et se chargeaient de découvrir les coupables au moyen de pratiques occultes. — *Médiumnité au verre d'eau*. Ainsi, on plaçait devant le prêtre unealebasse remplie d'eau; cette eau était appelée *wai habula* (eau chantante). Le prêtre étendait les mains sur le vase et récitait une prière en regardant fixement l'eau. Sur l'eau se formait des cercles dans lesquels *le prêtre ou médium* voyait le coupable. L'usage de prier pour faire mourir quelqu'un était aussi pratiqué; de même, la sorcellerie et la connaissance de l'avenir, l'étaient aussi par des gens dont le pouvoir était presque égal à celui des prêtres; aujourd'hui, cette pratique est encore exercée par des individus appelés *kilo* (connaisseur ou savant).

Autre pratique suivie par les prêtres pour découvrir les coupables: Deux morceaux de bois vert étaient frottés l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'il se produisît une pulvérisation par le frottement, et que cette poudre de bois fût assez chaude pour qu'elle puisse, en soufflant dessus, mettre le feu à de l'herbe sèche destinée à allumer une pile de bois. On ouvrait alors, par la moitié, trois noix de coco; on jetait dans le feu une moitié de coco, et l'on faisait une prière accompagnée d'anathèmes jusqu'à ce que le coco fût brûlé; puis, pour les autres, on recommençait la même cérémonie, jusqu'à ce que tout fût consumé, à moins que le coupable ne vînt lui-même se faire connaître, ce qui arrivait souvent, se croyant frappé de mort par cette cérémonie; s'il n'osait pas se faire connaître publiquement, la certitude de mourir quand même le faisait bientôt dépérir et mourir inévitablement. On prédisait aussi d'après l'aboiement des chiens, le chant du coq ou l'apparence du ciel.

La croyance concernant une vie future était très vague, pour ce qui regarde les peines et les récompenses. Ce furent les premiers rois d'Hawaï qui, après leur mort, descendirent dans les lieux inférieurs, et fondèrent les royaumes qui devinrent les îles de l'archipel hawaïen. La nuit éternelle règne dans les lieux inférieurs. Les lézards et les papillons y sont la seule nourriture. Les Esprits des morts allaient quelquefois porter des messages ou donner des conseils aux vivants. Deux dieux, dont l'un était nommé *Yeux du soleil*, étaient chargés de conduire les Esprits des chefs au lieu qu'ils devaient habiter après leur mort. Ceux-ci revenaient quelquefois veiller au bien-être de leurs survivants.

Les *Canaques* ou *Kanakes* avaient plusieurs dieux, et comme les divinités des Grecs, ils présidaient à chaque passion. Une circonstance fortuite faisait un dieu. Chaque objet de crainte ou tout ce dont pouvait venir le mal, était adoré. Chaque habitation avait son dieu. Les dieux étaient mâle ou femelle, selon le cas. Il y avait des dieux pour la procréation, pour les moissons, pour la guerre, pour la paix, pour diriger les vents, etc., etc. Les endroits dangereux, les précipices, les volcans, la mer avaient leur dieu, et leurs images étaient placées sur ces lieux de crainte, pour y recevoir les offrandes des dévots.

Chaque île de l'archipel des Sandwich avait sa divinité particulière ou favorite. Sur l'île *Mauï*, deux dieux, l'un mâle, l'autre femelle, étaient adorés. Le mâle s'appelait *Kealawa*, la femelle *Kitru*. Leurs statues de bois et de pierre étaient couvertes d'étoffes d'écorce battue, appelée *tapa*, et de manteaux de plumes brillantes, la tête ornée de cheveux humains tressés. Sur l'île *Eanai*, deux images de pierre personnifiant des dieux marins, étaient adorés par les pêcheurs. Sur l'île *Molokai*, était aussi adoré un dieu marin; son nom était : *Moalii*, ce qui veut dire requin.

De nombreux temples étaient bâtis à ces divinités, sur les langues de terre avançant dans la mer; on leur portait pour offrandes les premiers fruits cueillis ou les premiers poissons pris par les pêcheurs.

(A suivre.)

D^r A. OLLIVIER.

Un médium inconscient.

Paris, 5, rue Française, 16 janvier 1874.

Messieurs,

Je me permets de vous adresser quelques mots relatifs à un phénomène assez rare dont une personne de ma connaissance, M. G^{***}, ouvrier fleuriste, a été l'objet. Il y a cinq ou six jours, ce monsieur se trouvait, dans le courant de la journée, à l'atelier où il travaille; sans y prêter aucune intention, il posait ses deux mains sur la table devant laquelle était assise une autre personne avec laquelle il causait. Il vit tout à coup la table se soulever et tenter de tourner sur elle-même, comme si elle eût subi une influence fluidique considérable.

Étonnée et presque effrayée de ce qui se passait, la dame qui se trouvait devant lui, sa patronne, courut toute effarée raconter ce fait insolite à son mari qui refusa tout d'abord d'y croire, et fit venir

dans le salon M. G***. Deux personnes se joignirent à lui, et à peine eurent-elles apposé leurs mains sur une table en chêne, d'un poids très considérable, que ce meuble se mit à tourner; les pieds de la table quittaient le sol, on eût toutes les peines du monde à faire cesser ses mouvements désordonnés. — Il est à remarquer que M. G*** ne s'est jamais occupé de Spiritisme; il n'a jamais assisté à aucune séance de magnétisme et ne connaît les tables tournantes que par ouï-dire. — Les deux personnes qui s'adjoignirent à lui sont, à cet égard, dans la même ignorance.

De ce fait, il résulterait, à mon avis, que M. G*** est doué d'une faculté médianimique considérable comme médium mécanique, faculté dont il ignorait l'existence. — Il lui arrive souvent d'entendre des voix autour de lui, prononcer son nom ou lui tenir des propos dont il ne saisit pas exactement la teneur, mais qui ont pour résultat de le troubler et de l'effrayer. Il est même timoré à ce point, qu'aujourd'hui il ose à peine mettre la main sur un meuble, dans la crainte de le voir changer de place. Je lui ai conseillé d'étudier notre doctrine, de se rendre compte scientifiquement de ces phénomènes qu'il pourra s'expliquer facilement lorsqu'il sera initié.

Je me ferai un plaisir de vous mettre en rapport avec M. G***, qui, je l'espère, cessera d'être rebelle à nos croyances en présence de tels phénomènes.

Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. Le propriétaire de l'*Année financière*: A. MORDRET.

Revue des groupes spirites.

A *Fayl-Billot* (Haute-Marne), deux groupes se sont formés: l'un a pris le nom de *Groupe de la Persévérance*, nous n'avons pas de rapports avec lui, ce qui est regrettable; l'autre, le *Groupe de la Révélation divine*, avec lequel nous sommes en correspondance. En août 1873 (page 236), nous avons inséré un phénomène d'apport remarquable, obtenu dans cette société, qui nous envoie les comptes rendus très intéressants de ses travaux. Dernièrement, pendant la lecture du *Guide du bonheur* (de M. Babin), 2^e chapitre, le médium Renard sentit qu'une force étrangère tirait son bras, il voulut résister; mais ses deux mains furent conduites sur un buffet qui se trouvait à sa portée; ce meuble était extrêmement lourd et la force avec laquelle on comprimait ses mains, lui indiquait que les Esprits voulaient mettre cet objet en mouvement. Une table ayant été appor-

tée, le médium fut obligé d'y placer ses doigts et aussitôt elle se mit à tourner avec tant de vitesse, qu'il ne put s'en débarrasser; enfin, elle tomba, se brisant avec fracas. Sur une autre table, il put écrire ces mots : « Maison Viard, Grand-Moulin..... Esprits perturbateurs, accourez tous. » Cette maison est isolée, à un kilomètre du Fayl-Billot (les habitants de ce logis étaient présents à la séance). Jadis, on prétendait qu'elle était hantée par toutes sortes de mauvais Esprits. M. Renard nous fait le récit suivant :

« Arrivés à la porte du vieux moulin, nous ne pûmes ouvrir; il fallut l'enfoncer pour refouler les chaises qui la condamnaient; dans la cuisine, une grosse table carrée était renversée, l'on avait placé dessus un Christ en bronze, avec une photographie, décrochés de la cheminée; la pendule avait la face tournée contre le mur, les ustensiles de ménage étaient disséminés et jetés sur le lit, dont on avait bouleversé les couvertures. Dans une autre pièce, une table ronde était renversée et brisée. Après avoir évoqué les Esprits, il nous fut répondu : « *Priez pour des Esprits souffrants; ici, lieu hanté. Signé : Hippolyte Viard.* » Nous avons prié pour ces malheureux désincarnés, sous l'émotion causée par ce désordre étrange; les habitants de la maison ne voulurent pas y passer la nuit. Des objets avaient disparu, nous pensons qu'ils seront rapportés.

« Tel est, messieurs, le récit de ces phénomènes, avec seize signatures à l'appui. »

A *Montastruc* (Haute-Garonne), un spirite âgé de quatre-vingt cinq ans est dernièrement parti pour l'erraticité : *M. Barrau*, notre frère en croyance, était un ancien correspondant d'Allan Kardec, il fut toujours le nôtre; dévoué, corps et âme, à la doctrine spirite, il s'efforçait, par l'exemple d'abord, par la parole ensuite, à répandre les vérités qu'il avait si bien comprises, avec lesquelles il s'était identifié. Le 18 juillet dernier, il nous annonçait avec une joie profonde, qu'il avait pu réunir vingt personnes convaincues et former un groupe sous la présidence de *M. Marty*, négociant, homme intelligent qui répondra à la confiance que *M. Barrau* a mise en lui; il nous relatait les incidents de la première séance, l'acceptation spontanée, par l'Esprit Lacordaire, d'être le guide du groupe; les communications reçues par des médiums écrivains et parlants. Il remerciait Dieu de lui avoir donné cette consolation, d'avoir comblé ses espérances et honoré ses cheveux blancs, par la réunion de jeunes hommes qui le regardaient comme leur père spirituel. Ce noble et bon vieillard, ce poète inspiré qui souvent nous envoyait ses hymnes

de reconnaissance au Seigneur, est mort le 31 janvier 1874 ; c'est un juste qui s'est réuni à la légion de nos amis de l'espace. M. Marty nous a annoncé son dégagement, la société qu'il préside a reçu une communication de notre ami ; nous lui en avons envoyé une autre, obtenue, 7, rue de Lille.

Un groupe important avait été créé à *Béziers*, par M. Jean Laspeyres, jardinier, route de Narbonne ; autour de lui et des membres de son groupe, se pressaient les souffrants et les déshérités ; à tous, il donnait une parole de paix, un conseil fraternel, la guérison du corps et celle de l'âme ; aussi, disait-on, dans le milieu modeste où il vivait : Jean Laspeyres est un homme de bien, il ne pratique pas comme nous autres, mais la croyance qui l'inspire doit être bien forte et bien belle, pour lui faire accomplir les actes de charité et nous donner de telles consolations. Son fils, M. Etienne Laspeyres, nous annonce sa mort corporelle, arrivée le 28 janvier 1874. Cette belle âme, ce dévouement, est près de notre ami Barrau ; les vœux de cinq cents personnes, qui lui rendaient civilement les derniers honneurs terrestres, l'ont suivi dans l'erraticité. M. Etienne Laspeyres et M. Feytis, le secrétaire du groupe, veulent continuer le bon travail de leur président spirituel ; ils persévéreront dans la voie tracée par cet humble ouvrier. A Béziers et à Paris, des communications ont été données par notre frère désincarné.

A *Mèze* (Hérault), une société se réunit chez un homme fort intelligent, un ancien spirite, M. Bouillac. M. Justin Vabre nous fait parfois un compte rendu des travaux de cette réunion ; il y a peu de communications par l'écriture, mais des médiums voyants et un sujet qui est mis en extase, leur donnent oralement les détails les plus intéressants sur une foule d'Esprits malheureux venus à l'appel des spirites. La mission de nos frères de Mèze est l'enseignement moral fait aux désincarnés ; ils ont la consolation de régénérer une foule d'âmes en peine, de préparer leur réincarnation, dans les conditions nouvelles exigées par l'enseignement de la doctrine. En général, en France, les réunions spirites s'occupent de la moralisation des Esprits souffrants ; c'est une œuvre pacifique dont les résultats importants seront constatés dans un temps très rapproché, et nous ne saurions trop engager nos frères en croyance à la continuer avec ardeur, comme le font nos frères de Mèze, chez notre honoré frère, M. Bouillac.

A *Fenouilletz* (Haute-Garonne), l'un de nos frères en Spiritisme, père de l'adjoint de la commune, s'est vu refuser les prières de

l'Église, parce qu'il avait recommandé à son fils que l'on respectât ses derniers moments. Un spirite, M. Jean Cazelles, au milieu du concours de la population de la localité, entouré des membres du groupe de Fenouillez, a lu sur la tombe les prières spirites contenues dans l'Évangile par Allan Kardec ; il n'a pas fait d'allusions à l'absence du desservant de la commune ; les nombreux amis du décédé étaient émus et vivement touchés par la simplicité des devoirs qu'on lui avait rendus. Un anonyme a transfiguré ce fait, dans une lettre insérée dans un journal de Toulouse ; il parle de Fenouillez, tronque ou modifie les noms, cherchant à déverser le ridicule sur de braves gens et d'honnêtes citoyens qui respectent toutes les croyances. M. Cazelles Jean n'a pu obtenir une rectification par l'insertion d'un récit réel de ce qui s'était passé ; pour avoir le droit de réponse, le groupe de Fenouillez devrait intenter un procès. Tout commentaire serait inutile.

Le groupe d'*Etourvy* est toujours compact ; ses membres travaillent pour mieux s'identifier avec les vérités spirites, et les ennemis de notre croyance ne peuvent les entamer ; comme une infinité d'autres groupes disséminés en France, ils prient pour leurs adversaires, désirant qu'ils viennent à la lumière et acceptent les vérités essentielles enseignées par le Spiritisme. A notre frère Quinet, à tous nos amis d'*Etourvy*, nous répéterons, comme le Maître : Ayez confiance, l'avenir vous appartient.

Nous adressons à nos frères de *Villeneuve* (Charente-Inférieure) et à l'honorable madame N. G***, qui a bien voulu nous écrire en leur nom, les paroles adressées au groupe d'*Etourvy*, et nous présentons à leur bienveillant interprète le salut cordial et fraternel de la société.

A *Troyes*, deux groupes travaillent avec une conviction entière, à l'élaboration des problèmes offerts à nos investigations par la doctrine, ce sont des réunions de famille, composées d'hommes de cœur ; nous sommes heureux de les compter au nombre de nos meilleurs amis. M. Caillot, médium de la société spirite de *Troyes*, sous l'inspiration de l'Esprit Chenet qui cherche lui-même à s'instruire, écrit des dissertations scientifiques très remarquables, mais qui doivent être contrôlées en toute liberté.

Nous recommandons à nos amis de *Troyes* de s'unir comme le font les groupes de *Seraing*, ceux de *Liège*, *Gand*, *Ostende*, etc. M. Adolphe Servais, président de l'une des réunions de *Seraing* (Belgique), nous écrit une lettre pleine de sentiments élevés, dans

laquelle nous retrouvons les expressions fraternelles de ce bon et brave peuple belge ; nos vœux bien sincères à tous nos frères en croyance de ce pays libéral, à ces spirites dévoués qui mettent en action notre belle et consolante philosophie.

A *Cordes* (Tarn), les travaux sont on ne peut plus sérieux. Nous avons dans ce groupe des hommes de valeur, tels que MM. Marc Baptiste, Montfort et A. Privat ; notre ami, M. Blanc, nous parle souvent de cette société, avec cette allure pleine de franchise bien connue de nos lecteurs, ce dont nous le remercions vivement.

M. A. Privat nous écrivait ce qui suit, le 22 décembre 1873 :

Messieurs et frères,

Je viens relever une erreur involontaire, commise en insérant dans la *Revue* de décembre, ma lettre du 23 octobre dernier, et que vous intitulez : *Manifestations au verre d'eau*. Ce ne sont pas des manifestations au verre d'eau, mais bien des remarques faites par le médium voyant, à l'œil nu.

Aux objections que certaines personnes m'ont faites, ou pourraient me faire, relativement au semblant de pureté que certains Esprits trompeurs donnent à leur pèrisprit, je répondrai : A plusieurs reprises, un Esprit s'est communiqué à moi par l'écriture ; il est apparu au médium voyant, sous les traits d'Allan Kardec, projetant sur moi un fluide assez pur, mais peu lumineux. Ses instructions ne me paraissant pas logiques, je lui demandai, sur certaines phrases, des explications qu'il ne put me donner ; c'était un Esprit trompeur. Se voyant découvert, il se mit en colère, démasqua ses batteries, et, sans doute pour se venger, m'envoya une grande quantité de fluide impur, sombre, qu'il n'est pas très agréable de recevoir. Je n'ajouterai rien à ce fait.

A *Alger*, M. Cochet, notre frère, est le dévouement incarné ; ce spirite éclairé, auquel nous adressons tous les adeptes qui vont visiter Alger, les reçoit avec une cordialité rare, avec un empressement qui les rend heureux, se mettant d'une manière complète à leur disposition. Au nom de la société nous lui envoyons l'accolade fraternelle, le priant d'être notre interprète auprès des spirites d'Alger, auprès des adeptes d'Oran, Constantine, Philippeville, Tlemcen, Saint-Denis du Sig, etc., etc., qui viennent souvent en villégiature au chef-lieu de notre colonie ; nul autre n'est mieux disposé et plus convaincu au nom de la devise d'Allan Kardec : « Hors la charité point de salut. » (M. Cochet, rue du Marché, 8, à Alger.)

De *La Haye*, nous recevons la lettre intéressante qui suit.

Messieurs,

19 janvier 1874.

J'aurais dû répondre plus tôt à votre bien aimable lettre, et vous remercier d'avoir accueilli si obligeamment la mienne dans la *Revue spirite*.

Des travaux absorbants ont retardé ma réponse, mais j'espère que vous serez indulgents pour moi, le temps seul m'a manqué pour céder au désir que j'avais de vous écrire.

La lettre bien détaillée de M. Lvoff, *Revue spirite* de janvier 1874, page 23, est venue corroborer et compléter la mienne. Tous les faits dont il parle, j'en ai été témoin pour la plus grande partie. L'expérience de l'anneau de fer qui, pour lui, n'a pu se continuer, a été pour moi la chose la plus étonnante et stupéfiante de toutes les expériences de Williams. Le cercle magnétique de douze personnes était formé, je tenais solidement le médium par sa main gauche; un anneau de fer très épais, de dix centimètres de diamètre, était sur la table, parmi tous les objets dont les Esprits devaient jouer. Les lumières éteintes, pendant que je tenais fortement Williams par la main, je sens l'anneau glisser sur ma main et, tout à coup, m'entourer le poignet; je dis mon étonnement par une exclamation et fis rallumer la lampe, toujours sans lâcher M. Williams, et toute l'assistance vit l'anneau autour de mon bras.

Il avait donc fallu, pour obtenir ce résultat, l'une des deux choses suivantes : 1^o que mon bras se dissolve pour laisser passer l'anneau, ou bien : 2^o que le fer de l'anneau se volatilisât pour passer à mon poignet, et se recondensât pour reformer l'anneau. Je crois plutôt à cette dernière hypothèse, car je n'ai senti ni douleur ni secousse à mon bras. L'anneau était fort bien soudé et sans la moindre apparence de solution de continuité.

Ce serait donc une véritable évaporation à froid du fer, et une reconstitution immédiate de ses molécules; ce fait est terrifiant, inouï, il renverse toutes les lois de la physique actuelle; un professeur de cette science et un pasteur protestant de La Haye l'ont obtenu comme moi. Cette preuve de puissance absolue sur la matière la plus solide, a fait de ces deux personnes des adeptes convaincus de l'existence de volontés supérieures et du rôle immense des Esprits dans le monde matériel. Mais le professeur de physique cherche encore les débris de sa science que cette expérience de l'anneau a réduits en fumée!!...

Le spiritisme, à La Haye et en Hollande, fait les plus grands

progrès. Les premiers pionniers ont été heureusement des hommes de science, positivistes et sceptiques ; ils n'ont voulu se rendre à l'évidence que sur des preuves sévères, réitérées et les plus minutieuses investigations. Aussi, la conviction chez eux est ardente et entière. Il est entre les plus dignes mains, et dans ce pays de liberté vraie il ne peut prendre que de très-vivaces racines. Je ne vous garantirais pas qu'ils ont tous adopté les dogmes d'Allan Kardec, je crois même que la réincarnation a parmi eux des adversaires. Mais dans le Spiritisme on n'est pas hérétique pour cela, et on ne damne personne ; pour atténuer et fondre dans une plus grande unité spiritualistes et spiritistes, M. le D^r Becht donne au Spiritisme le nom scientifique de *spiritologie*, et aux adeptes de tous les degrés, à tous ceux qui étudient et veulent connaître l'âme, l'Esprit, le nom de *spiritologues*. Cela me paraît donner un caractère officiel à notre science et réunir en masse compacte tous ceux qui croient à l'immortalité de l'âme, et qui en cherchent les preuves en dehors des religions commandées et des dogmes imposés.

Le cercle spirite de La Haye doit bientôt répondre à votre appel d'entrée en relations.

Il vous envoie en attendant ses salutations et l'expression de ses sentiments fraternels.

Veillez dire à madame Allan Kardec tout le plaisir que son bon souvenir m'a causé, et les amitiés de ma mère.

Veillez agréer, chers messieurs, tous mes remerciements pour vos gracieuses paroles dans la dernière *Revue*, et l'assurance de tous mes sentiments dévoués.

BRION DORGEVAL,
141, Hofspui.

Quid divinum. (Voir la *Revue* de novembre 1873, p. 333.)

Dans ma dernière lettre, nous avons vu comment les fonctions végétatives, envisagées dans la série des êtres vivants, à partir des plantes jusques et y compris l'homme, produisent un liquide qu'on nomme séve dans les plantes et sang dans les animaux.

Nous avons fait voir que ce liquide, résultat immédiat de ces fonctions, est en rapport avec le nombre de ces fonctions, avec l'intégrité des organes et des tissus composant ces organes. Nous avons vu que ce liquide, séve ou sang, devenait lui-même un organe, puisqu'il servait à nourrir l'organisme qui l'avait formé. Nous avons vu aussi, en considérant les fonctions animales séparément, naître une individualité passionnelle instinctive, également en rapport avec le nombre des fonctions animales, leur manière de se

grouper, le milieu dans lequel elles fonctionnaient, soit sur la terre, dans l'air et dans l'eau, et qu'elles suivaient une marche progressive jusqu'à l'homme.

Nous avons vu aussi comment ces deux ordres de fonctions, séparées pour l'étude, étaient si étroitement unies ensemble, que leur solidarité comprend non-seulement les organes fonctionnels, mais les tissus et les deux produits de ces deux ordres de fonctions. Nous avons vu que leur union forme un être nouveau composé, qui, quoique lié à l'organisme qui l'a formé, est un être à part, et je l'ai appelé fluide *organique animal instinctif*.

Par l'analyse des qualités de ce fluide, nous avons séparé le fluide organique que nous croyons être le pénétrant.

Il nous reste à examiner le fluide *animal instinctif*.

I. — Pour étudier le fluide animal instinctif, voyons ce qui se passe dans un animal quelconque. C'est un besoin, un désir, une passion manifestés par un organisme, et ce même organisme travaillant à la satisfaction du besoin, à l'accomplissement du désir, à l'assouvissement de la passion.

II. — Le besoin, le désir, la passion sont inhérents à l'organisme. Ainsi, les organes puisant leur nourriture dans le sang, celui-ci doit réparer ses pertes, et la faim qui en est la conséquence force l'animal tout entier à chercher sa nourriture.

III. — Il en est de même pour un désir ou une passion. Eh bien! ce désir, cette passion, ce besoin sont ce que j'appelle le fluide animal; fluide qui est toujours le même dans un même animal, parce qu'il tient à la nature invariable de l'organisme qui le manifeste. C'est lui-même qui parle, et un langage qu'on ne peut éluder, car son existence en dépend.

IV. — Ce fluide animal, quoique le même dans une espèce, varie d'une espèce à l'autre, non en nature mais en complication. Cette complication est également croissante avec le progrès de la série ascendante animale, suivant le groupement des organes, des sens, et suivant le milieu. Tous n'ont pas la même motilité, le même sens génésique; tous n'ont pas la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le tact également développés.

V. — Cette complication ne change pas la nature *agissante* (passez-moi cette expression) de ce fluide, quel que soit le sens qui donne l'impulsion, c'est toujours un besoin, un désir ou une passion à satisfaire.

VI. — Le fluide animal perçoit donc le besoin du corps entier de l'animal, et de chaque organe en particulier.

VII. — Le fluide animal n'est pas intelligent, il transmet fidèlement toutes les émotions qu'on lui donne: il est comme le fil télégraphique.

VIII. — Puisque l'organisme donne l'émotion, et que même chaque organe peut donner la sienne, puisque le fluide animal n'est pas intelligent et ne fait que transmettre l'émotion, il faut qu'il y ait un autre fluide qui perçoive l'émotion : c'est le fluide instinctif.

IX. — Il est incontestable que ces deux courants fluidiques doivent exister, car le besoin étant dans l'organisme, et ce qui doit le satisfaire en dehors de lui, il faut qu'il y ait un courant fluidique qui manifeste le besoin, et un courant fluidique qui le satisfasse.

X. — Ils ne peuvent pas être de même nature, car l'un prend sa source dans l'organisme, et l'autre prend ses inspirations dans le fluide animal et dans le milieu dans lequel vit et se meut l'organisme.

XI. — Il faut donc que le fluide instinctif ait : 1° la propriété de percevoir l'émotion transmise par le fluide animal ; 2° la propriété de percevoir dans le milieu ce qui doit satisfaire l'émotion ; 3° la propriété de commander dans l'organisme à tous les organes de la volonté, pour les faire concourir à l'accomplissement des actes qui doivent satisfaire l'émotion.

XII. — A cause de cette triple propriété de mettre l'organisme en rapport avec le milieu, et celui-ci avec l'organisme, et de faire travailler l'organisme à l'accomplissement de ses désirs, je propose de l'appeler *fluide harmonique*.

XIII. — Ce fluide harmonique est toujours en rapport intellectuel avec le fluide animal, c'est-à-dire que sa puissance intellectuelle est adéquate au besoin.

Mais, comme les besoins augmentent avec le progrès de la série animale, de même l'intelligence du fluide harmonique augmente progressivement et proportionnellement jusques et y compris l'homme.

XIV. — D'où vient l'intelligence du fluide harmonique ? Question grave. Un fluide peut-il être intelligent ? Abordons la question en face et sans trouble. Y a-t-il une intelligence dans le développement organique que je vous ai décrit, depuis la plante jusqu'à l'homme ? Y a-t-il de l'intelligence dans le milieu dans lequel s'opère ce développement organique ? Celui qui a créé l'organisme et ce milieu et leurs rapports, avait-il une vue, un projet, un plan ? L'intelligence manifestée par ce plan est-elle dans le plan ou dans celui qui l'a conçu ? Sans nul doute, vous répondrez avec le Maître : « Tout effet a une cause, tout effet intelligent a une cause intelligente, la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. »

Mais l'organisme et les fluides qu'il développe comme le milieu, sont les effets de la grande cause intelligente, eux ne sont pas intelligents. Nous avons des yeux et nous ne voyons pas ; nous avons des

oreilles et nous n'entendons pas; le fluide harmonique n'est donc pas intelligent, il manifeste l'intelligence de son Créateur. C'est un assez beau rôle ! Que les orgueilleux s'abaissent. Mais ne décourageons pas les humbles, les pauvres d'esprit, les pacifiques qui doivent un jour partir de la terre; n'irritons pas ceux qui souffrent, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de la justice. A ceux-là, hâtons-nous de leur dire : les fluides que nous étudions ici ne sont pas les seuls fluides qui constituent l'âme humaine, nous n'étudions ici, pour le moment, que ceux qui sont fournis par l'organisme. Outre ces fluides, l'âme humaine renferme du fluide divin; dans une autre lettre que nous lui consacrerons, nous essayerons de montrer son rôle et son influence.

XV. — A la mort de l'organisme, le fluide animal n'existe plus, il meurt avec lui, la source des émotions est tarie, le fil télégraphique ne transmet plus rien. Mais le fluide harmonique survit, par sa nature, il vit plutôt du milieu que du corps, il reçoit bien les émotions de celui-ci, mais c'est dans le milieu qu'il cherche ce que l'émotion commande. C'est là ce qui constitue sa vie. Dans la lettre prochaine sur l'anatomie des fluides, ce fait sera mis en lumière par les tissus eux-mêmes, si la source des émotions est tarie, il ne peut oublier l'impression de celles qu'il a reçues, le caractère même de ces émotions lui reste, avec la dose d'intelligence qu'il a manifestée pour les satisfaire.

XVI. — Si vous envisagez le fluide harmonique passant par toute la série animale, vous le verrez s'intelligenter de plus en plus, à mesure que croissent les besoins et que l'émotion est plus compliquée.

XVII. — Le fluide harmonique n'est pas le seul qui survit. On comprend que le fluide animal cesse avec l'organisme, il survit dans l'impression qu'il a produite. Mais le fluide organique qui n'est composé que d'éléments matériels, puisés dans le fluide universel, dans le fluide atmosphérique, dans le fluide terrien, ne fait que traverser l'organisme; emporté par le courant du fluide animal, il arrive avec l'émotion au fluide harmonique. C'est avec ces molécules matérielles dont il est imprégné, que le fluide harmonique manifeste les impressions dont il a gardé le souvenir. Tel est pour moi le mécanisme des manifestations spirites. Dans l'étude du fluide divin, nous entrerons dans de plus grands détails à ce sujet.

Ce qu'il y a de positif, c'est que l'importance de ces phénomènes va toujours croissant comme le développement des fonctions, comme le développement du fluide animal et celui du fluide harmonique.

Et la nature psychique de ces manifestations ne peut consister au début qu'en des vérités de rapport de l'organisme avec le milieu, et celles des rapports des animaux entre eux.

Arrivé au développement humain, le fluide harmonique est assez intelligent pour saisir d'autres rapports, il sent Dieu. Mais il ne le comprend pas encore, et alors des lueurs nouvelles viennent l'éclairer, il manifeste des vérités d'un ordre plus élevé; nous les étudierons avec le fluide divin.

M'est-il permis de citer de saint Paul le verset 46 du chap. XV de sa première épître aux Corinthiens : « Mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est animal, et ce qui est spirituel vient après. »

Ce n'est pas assez d'avoir analysé physiologiquement les phénomènes spirites, il faut les démontrer anatomiquement. Ce sera le sujet d'une autre lettre.

A cause de la délicatesse et de la précision qui convient à un pareil sujet, et de mes nombreuses occupations, je vous ferai peut-être attendre un peu cette lettre, mais elle arrivera et celle sur le fluide divin aussi.

Veillez, chers amis et frères, agréer mes bien cordiales et fraternelles salutations. — (A suivre.) Docteur D. G.

Une séance à l'hôtel Palace.

Extrait du *Spiritualist*. Voir la *Revue spirite* de février 1874, page 46.

Je vous envoie quelques détails sur une séance privée du 16 décembre 1873; ils répondent à cette question : « *Le médium et l'Esprit sont-ils visibles en même temps, séparés, bien distincts ?* » Nous étions à l'hôtel Palace, dans un salon occupé par le prince de Wittgenstein, aide-de-camp de l'empereur de Russie, personnage venu tout exprès en Angleterre pour se rendre compte de la matérialisation des Esprits. Cinq personnes présentes : le prince, son domestique confidentiel, Presuto, le D^r Broccard, M. Willams et moi. Dans le milieu du salon, il y avait une table ronde et des chaises, un gros meuble, pesant et difficile à remuer, fut placé contre la porte d'entrée. Le médium Willams s'assit sur une chaise entourée d'un paravent, à l'opposé de la fenêtre, et la bougie fut éteinte. Après vingt minutes de conversation avec nous, le médium se tut et nous vîmes une jolie petite lumière voltiger le long du paravent; puis, un brouillard blanchâtre se forma et l'Esprit John King apparut distinctement, habillé avec ses draperies flottantes et son turban blanc, son visage est noirâtre comme celui d'un maure, sa barbe est bouclée; il tenait devant lui sa lampe merveilleuse, qui répandait sur ses traits une lueur douce et phosphorique, bleu vert; nous pouvions la regarder sans avoir la vue blessée.

J'ai tenu cette lampe dans ma main, elle imite un morceau de cristal dépoli, transparent et ovale, large de trois pouces anglais, sur deux d'épaisseur ; elle est arrondie sur les angles comme le sont les galets ; elle pèse et au toucher, on la sent chaude et dure comme de la pierre ; dans l'intérieur, on remarque un noyau étincelant, formé par une substance inconnue. John King la tient devant sa ceinture, enveloppée dans les plis de sa robe, il l'anime fluidiquement quand elle s'affaiblit. En s'approchant de nous, l'Esprit fit un grand effort, promena sa lampe tout le long de son corps qu'il illumina très clairement, ainsi qu'une partie du salon ; *il entra* dans la table et, sur notre demande, s'éleva à quatre pieds du sol, s'étendit de son long dans l'espace et se balançait dans ce lit aérien, se tenant au niveau de la table. Il donna ensuite une poignée de main au prince, au docteur, et me tendit le bras pour répondre à mon invitation ; son toucher était plus chaud que le nôtre, et l'étoffe qui recouvrait son corps semblait être un tissu délicat. Sa main arrivant avec lenteur vers la mienne, je sentis un courant magnétique s'échapper de mes doigts ; notre étreinte fut cordiale, expressive, à tous elle nous parut être amicale et fière tout à la fois.

Comme épreuve spéciale, nous demandâmes à voir en même temps le médium et l'Esprit ; John King se retira derrière le paravent qu'il déplaça, et nous dit de nous approcher à tour de rôle ; il semblait vouloir nous satisfaire, mais sa lampe était obscure malgré ses efforts visibles, et nous n'aperçûmes qu'une masse noirâtre à la place du médium. L'Esprit, très désappointé, nous pria de reprendre nos places, et quelque temps après, sa voix dit : « Que le prince vienne. » Le prince de Wittgenstein se plaça derrière le paravent, près de John King, et la chambre s'éclaira ; quand le prince fut revenu, nous reçûmes son affirmation, il avait vu distinctement Willams endormi sur sa chaise, tandis que John King, debout, s'éclairait en entier. Nous aurions tous voulu avoir la même épreuve, si importante, mais la force du médium diminuait, sa fatigue était extrême et nous dûmes y renoncer. Le prince croyait la séance terminée, mais l'Esprit nous pria d'attendre, car il devait rendre à Willams les fluides qu'il lui avait pris ; il ajoutait, pour répondre à nos questions, qu'il puisait aussi des forces chez les assistants, mais que ce que nous lui avions involontairement prêté ne nous serait point rendu ; il nous dit bonsoir et nous donna sa bénédiction ordinaire. Cette séance, pleine d'intérêt, avait duré plus d'une heure.

Ont signé : WEBSTER GLYNES, E.-B. BROCCART,
GIUSEPPO PRESUTO.

Je déclare avoir vu le médium en même temps que l'Esprit ; John King tenait sa lampe au-dessus de Willams qui dormait.

PRINCE ÉMILE WITTGENSTEIN.

CORRESPONDANCE

—
Une rectification.
—

Mon cher monsieur Leymarie,

Le soi-disant extrait textuel de mon journal, que vous voulez bien reproduire dans la *Revue* de février 1874, diffère trop de l'original pour que je veuille en revendiquer la paternité.

J'avais dans le temps, à Londres, confié ce journal à votre reporter, qui me demandait la permission de le copier à votre intention et trouve aujourd'hui que, tout en l'abrégeant, il l'a simplement — et bien innocemment sans doute — dénaturé au point, de substituer pour ainsi dire son individualité à la mienne, m'attribuant, à moi, l'émotion quasi-religieuse qu'a produite, à lui, la description d'un phénomène auquel il n'avait pas encore eu l'occasion d'assister, m'endossant des mots, des tournures de phrases qui ne m'appartiennent guère. Ainsi d'abord : « *Comme, sans comparaison aucune, la vaporeuse et séduisante « Katey » se dédouble de son gracieux médium.* »

Craignant d'abuser de votre complaisance, je me bornerai à *protester contre un passage qui m'est entièrement étranger*, et dans lequel il est dit, qu'un monsieur de la société, *peu intelligent*, aurait adressé à « Katey » une question *inconvenante*, etc. J'ai été trop bien reçu par le cercle très choisi, très restreint et très aimable, qui constitue le groupe spirite auquel appartient miss Cook, pour ne pas lui en garder une très vive reconnaissance. Je serais donc désolé que les personnes qui le composent pussent croire à la réalité d'une sortie aussi déplacée, à l'occasion d'un épisode dans lequel vos lecteurs n'auront reconnu qu'une simple espièglerie de part et d'autre.

Soyez assez bon, mon cher monsieur Leymarie, d'accorder à cette justification l'hospitalité que je vous demande pour elle, et croyez en même temps à ma très cordiale et fraternelle considération,

Prince Emile DE SAYN WITTGENSTEIN.

Walluf-sur-le-Rhin, 7 février 1874.

—
Confrérie de charitables.
—

Charitas sola via salutis.— Béthune, décembre 1873.

Chers frères en Spiritisme,

Dans votre lettre, vous avez eu l'obligeance de transmettre à notre groupe un salut sympathique et fraternel. Nous vous en remercions personnellement et collectivement; veuillez, je vous prie, en échange, croire à notre amitié et à notre dévouement, et agréer les

souhaits que nous vous adressons et qui sont l'interprétation des vœux que nous formulons devant Dieu et nos bons Esprits, pour attirer sur vous et sur vos travaux psychologiques toutes les bénédictions que vous avez méritées sur la fin de cette année, et que vous mériterez encore au cours de l'année qui approche. Si vous n'avez point jeté au panier une lettre touchant le *Masque de fer*, que je vous ai écrite d'après communication spirite, vers le milieu du mois de février, relisez-la, puis procurez-vous le *Petit-Journal* du 18 décembre 1873, vous verrez dans l'article « Le roman de l'île Sainte-Marguerite », à la 2^e colonne, 2^e page, que nous étions assez dans le vrai, puisque, à part notre communication et cette note du *Petit-Journal*, aucune publication sur le *Masque de fer* n'a été faite sur le même plan, et traitant ce sujet mystérieux de cette façon.

Si vous aviez le bonheur de retrouver ma lettre de février de cette année, vous seriez, je le crois, agréablement surpris de nous voir si bien instruits par nos bons Esprits. (Nous avons relu cette communication qui de tout point est identique avec le récit du *Petit-Journal*. Les Esprits avaient raison.) Avant de clore ma lettre, je vais vous dire quelques mots sur la société dont, à Béthune, je suis le chef avec le titre de prévôt. Cette société, qui se recrute par moitié chaque année, est composée de vingt-huit membres appelés confrères. Nous avons pour patron (ou spiritement pour nous), pour président spirituel, saint Éloi qui, en 1188, lors d'une horrible peste, est apparu à deux maréchaux, leur enjoignant de fonder une société ou *confrérie de charitables*.

Nous recrutons nos confrères dans tous les rangs de la société béthunoise. On n'y est admis que marié et homme de bien ; notre mission est d'enterrer gratuitement les pauvres ; quant aux riches, ils nous payent, mais *aucune obole* ne nous reste, tout est changé en pains à la fin de l'année éligienne (le 1^{er} juillet). Plus l'épidémie sévit, plus les éléments sont déchaînés et rudes, plus nous sommes nombreux au service, et plus nous sommes fiers de notre pénible besogne. Cela dure depuis 1188, c'est-à-dire *depuis six cent quatre-vingt cinq ans, sans la moindre interruption*. Qu'on trouve en France, en Europe, sur la terre, une telle stabilité !

Nous obtenons dans notre groupe de très belles communications d'Éloi, Esprit pur. Sa protection à notre admirable confrérie nous a été constatée par mille particularités que, malheureusement, je ne puis communiquer à tous les charitables.

Mes concitoyens, qui savent la vénération que je porte à ce patron de notre ville, et pour lequel je fais, j'invente mille innovations, depuis mon entrée dans la confrérie, disent, en plaisantant, que *j'ai un Saint-Eloi dans le ventre*.

Pourquoi tiens-je tant à exalter la confrérie? Je l'ai su depuis quelques mois seulement, c'est que dans une précédente réincarnation (cela m'a été dit par Éloi et autres bons Esprits) j'avais été Gautier, l'un des deux maréchaux auxquels saint Eloi est apparu en 1188.

Recevez, je vous prie, ma bonne et cordiale poignée de mains fraternelle,

VAUDERSIPPE-FAUVEL.

DISSERTATIONS SPIRITES

**Exploitation du faible; dureté et cruauté
envers l'inférieur.**

Chercher à abuser de la faiblesse des autres; se servir du besoin de travail que peut avoir l'ouvrier pour se montrer envers lui d'une exigence déraisonnable; avoir recours au pouvoir dont on est investi pour pressurer et exploiter le petit; être brutal, dur et cruel envers celui que l'on emploie, c'est transgresser la loi de Dieu, et c'est dès lors appeler sur sa tête les peines auxquelles ne saurait échapper le coupable. Les deux exemples qui suivent nous montrent quel châtement attend dans l'autre monde, celui qui n'a vu dans ses inférieurs que des êtres à exploiter. La moindre parcelle de douleur injustement causée à autrui apporte un contre-coup à son auteur, entraîne pour lui, après la mort, une douleur fluïdique bien pénible à vaincre, et, lorsque le mal a été grand, la nécessité d'une réincarnation expiatoire.

Arthémise. — « Qui êtes-vous? — Un Esprit souffrant.

« Quelles fautes avez-vous commises? — J'ai pressuré mes ouvriers. J'ai eu beaucoup d'ouvriers à conduire; pour vivre du travail que je pouvais leur donner, j'ai abusé d'eux. Je les ai volés, je leur ai demandé plus que la raison ne permettait d'exiger; bref, j'ai pressuré mes ouvriers, cela te dit tout.

« Que souffrez-vous? — Je souffre d'un poids énorme que j'ai sur la poitrine, je suis comme si tout le travail extorqué à ces malheureux devait m'être imputé.

« Je ne comprends pas bien comment et pourquoi vous ressentez cette singulière souffrance. — Cela s'explique. Ces malheureux ouvriers se voyant pressurés, ont conçu contre moi des pensées de mécontentement et d'irritation. Ces pensées sont venues fluïdiquement m'atteindre, et elles ont peu à peu formé dans mon péricrân un dépôt qui m'a accablé à mon réveil de la mort, et qui m'opprime encore actuellement le cœur et l'Esprit.

« Il faut prier Dieu. Il faut ensuite chercher à réparer, en

essayant de détourner de la même faute un incarné capable de faillir comme vous. — Oui, tu as raison. En empêchant un incarné de suivre mon exemple, je pourrais ainsi réparer tout le mal que j'ai causé.

« Parmi le mal causé, il y a aussi les mauvaises pensées dont votre conduite a été l'auteur; en même temps que vous chercherez à détourner le patron de pressurer les ouvriers, il sera bon peut-être de tâcher aussi d'adoucir, dans le cœur de ces derniers, l'amertume et le mécontentement que pourrait faire naître dans leur cœur, les abus dont ils sont parfois les victimes. — C'est là surtout ce qui me guérira; je vais prier et tenter les deux moyens que tu m'indiques.

« Prions ensemble. (*Après la prière.*) — Merci; toi, tu n'as jamais abusé de la faiblesse des autres; prie pour moi.

Oujeon. — « Qui êtes-vous? — Un criminel.

« Quel crime avez-vous commis? — J'ai eu des esclaves, et sous mon commandement il n'y a eu que misère et souffrance.

« Vous avez été un maître dur? — Dur et implacable. Le fouet en a vu périr un certain nombre; la fatigue a usé la santé de beaucoup d'autres. Les liens du sang n'étaient rien pour moi, et les enfants étaient séparés de leur mère, comme le veau que l'on vend lorsqu'il a fini de teter.

« Que souffrez-vous? — Je souffre d'une façon horrible!... Il y a dans le monde où je suis, des Esprits d'esclaves que les traitements de leurs maîtres ont rendu haineux et mauvais; ils sont nombreux et groupés, et tous me poursuivent et s'acharnent après moi.

« Que vous font-ils souffrir? — Le martyre.

« Pouvez-vous mieux spécifier? — Ils me menacent du fouet.... Je vois aussi une chose qui me frappe de terreur; il me faudra revivre, et je sais d'avance que ce groupe sinistre me poursuivra de sa vengeance sur la terre, et me fera souffrir une partie des cruelles tortures que j'ai fait endurer à mes esclaves.

« Il faut prier Dieu de vous pardonner, et demander sa protection. La prière sincère vous sauvera. Il faut ensuite chercher sur la terre un homme qui se rend coupable des mêmes fautes que vous, et tenter de le détourner de cette voie funeste. Prions ensemble. (*Après la prière.*) — Que Dieu me protège! Que Dieu me pardonne! Qu'il me défende contre ces forcenés!

« Il ne faut pas manquer de prier. — Je prierai et je chercherai à détourner des crimes que j'ai commis ceux que je verrai capables d'être aussi misérables que je l'ai été; merci.

Le guide. — « Arthémise a été une femme dure envers l'ouvrier; elle a fait plus, elle a abusé de son pouvoir pour être exi-

geante. Maintenant, elle demande pardon à Dieu; Dieu lui pardonnera, mais auparavant il lui faut expier. L'explication qu'elle t'a donnée de sa souffrance est réelle. Les mauvais sentiments que l'on fait germer dans le cœur d'autrui, contre soi, viennent se répercuter dans le péricrânium; ils y laissent comme une incrustation fluide qui, si la personne a été réellement coupable et se trouve, par ce fait, avoir en elle sur ce point un fluide inférieur, s'y fixe d'une façon définitive. Cela porte malheur dès l'existence, mais c'est bien autre chose au lendemain de la mort! Ces mauvais fluides dominent l'Esprit pendant son temps de trouble, et lui créent des hallucinations dans lesquelles les mauvais Esprits jouent un rôle. Le péricrânium n'est plus sain, la pensée n'est plus nette, la période du trouble en est prolongée; quant à la souffrance, elle dure jusqu'à ce que toutes ces molécules fluidiques aient été expulsées les unes après les autres, par la prière et les douleurs.

« L'autre, c'est un monstre humain. Ses esclaves ont été plus maltraités qu'on ne traite un animal. C'est une mauvaise nature que cet homme-là; il vient, brisé par la souffrance, affolé par la douleur, effrayé de ce qu'il doit souffrir pour réparer, il vient demander l'aide de tes prières; il faut prier, nul n'a plus besoin que lui de ce secours.

« Ils sont bien coupables, ceux qui ne voient dans leurs ouvriers que des bêtes de somme à exploiter, et non des âmes qui expient ou cherchent à progresser, des êtres qui sont des frères et des égaux ayant les mêmes droits à l'amour divin que les plus puissants d'entre les principaux du monde. »

(Deux mois après, Oujeon revient donner de ses nouvelles.)

Oujeon. — « Merci; tes prières ont calmé mes douleurs, elles leur ont ôté leur acuité en répandant sur les plaies le baume de la résignation. J'ai aussi l'espérance, et avec elle l'admiration de la bonté de Dieu, de son amour. Je suis dégagé des poursuites des démons, mon repentir sincère et mon désir de réparer et d'aimer sont assez forts pour rendre ceux-ci impuissants dans leurs vengeances. La possession, elle est surmontée; la domination que les mauvais exerçaient sur mes fluides, elle est vaincue. Tes prières, vos conseils, mes regrets et mes élans vers Dieu me doivent cela. Mais que d'expiations encore!!! N'importe, l'horizon est clair, l'avenir est connu: souffrir, expier. Oui, eh bien! je souffrirai et j'expierai.

« Quelle sera votre future réincarnation. — Esclave maltraité, chargé d'une petite mission parmi mes semblables, mission de fraternité.

« Mais il n'y a plus d'esclaves? — Oh! que si. Il y a des esclaves de destinée qui lient tout autant que des lois; mais, moi, je serai esclave proprement dit. »

Remarque. — La doctrine spirite fera disparaître des douleurs pareilles, car, lorsqu'elle sera bien comprise et rigoureusement suivie, il n'existera plus sur la terre de coupables de ce genre. Entre la situation du faible et du puissant, du riche et du pauvre, du patron et de l'ouvrier, du maître et du domestique, du chef et de l'employé, il n'y a pour le spirite d'autre différence que celle résultant de la nature de l'expiation à satisfaire et du genre de progrès à accomplir par l'Esprit incarné.

Être dur et cruel envers ceux que leur incarnation actuelle a placés dans une position sociale inférieure, c'est se donner sur la terre une mission maudite. Que cette incarnation pénible soit la conséquence d'un passé malheureux, ou bien qu'elle résulte de la nature du progrès à acquérir, l'Esprit qui l'a acceptée a besoin, pour en sortir victorieux, de tous les efforts de sa bonne volonté et de tout son courage. Et ce serait vous, vous un incarné, qui avez aussi vous-même à expier et à souffrir d'une autre façon ; ce serait vous qui viendriez, par des paroles hautaines, par des actes cruels, par une sévérité excessive, décourager ces efforts et affaiblir ce courage ! En agissant ainsi, au lieu d'aider votre frère dans sa lutte, vous apporteriez un concours aux Esprits du mal dont vous feriez l'instrument ; vous les aideriez à essayer de retenir dans le malheur un être qui tentait de se régénérer.

Soyez pour le faible la main qui aide à monter vers Dieu, la bouche qui console et encourage, le supérieur impartial et bienveillant qui, sans être faible, réclame de son ouvrier seulement ce qui est dû et ce qui est possible ; enfin le spirite qui voit dans tout incarné un frère en Dieu suivant une route parallèle, quoique différente, pour arriver au même but. Soyez l'agent des bons Esprits sur la terre, adoucissez les épreuves de ceux auxquels votre position sociale vous permet d'être utile, afin qu'ils surmontent celles-ci plus sûrement. Vous apporterez ainsi à d'autres un secours dont vous avez besoin vous-même, et que vos protecteurs pourront alors plus facilement vous accorder.

V***

Évocations de Jeannette Ancermier.

PAR SA SOEUR, MADAME GERMER, A LYON, 32, RUE SAINT-JOSEPH.

Messieurs,

Nous avons lu avec plaisir les identités remarquables d'Esprits, insérées dans la *Revue spirite* de février. Je vous envoie l'évocation suivante, l'une des mieux réussies, elle est très instructive. J'ai supprimé les noms qui ne peuvent être publiés. L'évocatrice serait heureuse d'être utile au Spiritisme.

Séance du vendredi 13 mars 1863. — Mademoiselle Antonia, médium entièrement mécanique.

Le médium ne connaissait nullement la personnalité de Jeannette Ancermier. Pour vous, lecteurs, était-elle enfant, fille ou femme? Était-elle la mère de l'évocatrice ou sa sœur, sa grand'mère ou sa tante? Était-elle riche ou pauvre? Nous allons le savoir. (*Nota: les mots soulignés sont des preuves pour madame Gerbert.*)

(Appel de l'Esprit.) — *R.* Je suis là, ma sœur. Que je suis contente! Mais assieds-toi à côté de moi, afin que je puisse te parler plus à mon aise.

Madame Gerbert demande : Comment te trouves-tu? As-tu besoin de quelque chose que l'on puisse faire pour toi? — *R.* J'ai besoin de bien des prières, ma chère. *J'ai essuyé beaucoup de peines*, de mon vivant, cela n'a pas suffi pour me placer comme je l'attendais. Dieu m'a enlevée à ma famille, *au moment où elle pouvait le moins se passer de moi*. Enfin, *ils se sont tout de même élevés, ces pauvres enfants, sans mère*.

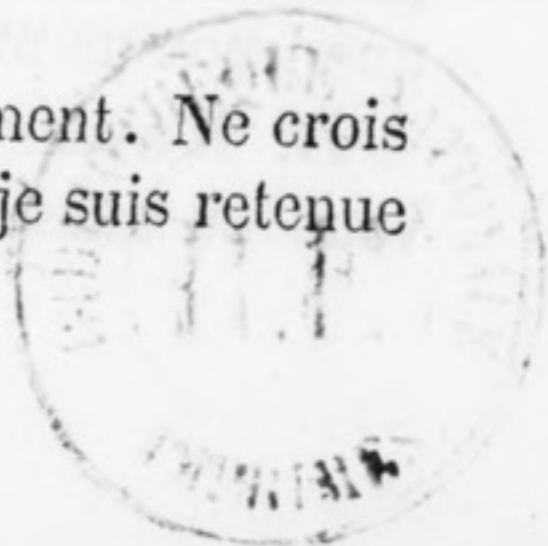
Demande. Vois-tu tes enfants, et as-tu quelque chose à leur dire? — *Réponse.* Souvent je suis privée de les voir, ces êtres qui me sont chers. Mais, dis-leur de bien prier pour moi; ils ne me le refuseront pas, je sais qu'ils ont bon cœur.

D. Vois-tu le reste de ta famille; as-tu quelque chose à lui dire? — *R.* Pas toutes les fois que je voudrais, ma sœur. Je suis privée de bien des choses. Il faut le croire, je l'ai mérité, sans cela je ne serais pas punie; Dieu n'est pas injuste, c'est certain.

D. Je suis étonnée que tu ne sois pas heureuse, tu paraissais pourtant bien vertueuse? (C'est-à-dire qu'elle remplissait bien ses devoirs religieux.) — *R.* Dieu ne regarde pas toujours la vertu comme vous l'entendez. Cela est bien considéré chez vous, mais pouvons-nous savoir ce que Dieu nous réserve? N'avons-nous pas toujours quelques pensées que nous cachons aux hommes? Mais Dieu qui voit tout pèse nos actions et nos pensées mauvaises, il les punit. (Cet Esprit ignorait d'où vient la vertu. Nous aussi, en 1863, nous étions un peu bornés; aujourd'hui, si l'on faisait son évocation, il serait instruit sur la charité et sa valeur spirituelle.)

D. Vois-tu ton mari? — *R.* Je le laisse; comme il aura semé il recueillera.

D. As-tu déjà été évoquée? — *R.* Une fois seulement. Ne crois pas que je suis là toutes les fois que tu en as envie; je suis retenue



par des Esprits supérieurs, qui m'empêchent de me communiquer. Je ne peux savoir si c'est pour ta punition ou pour la mienne.

Un assistant : Demandez-le à votre guide. — *R.* On a refusé de me le dire.

D. Peux-tu prier avec moi? — *R.* Je prierai avec toi, car je suis un peu découragée, mes prières n'aboutissant pas à grand'chose. Il est possible que les tiennes aient plus de succès.

D. Vois-tu de nos parents morts? — *R.* Je t'ai dit que je n'ai pas toujours cette grande satisfaction.

Depréle père : Vous avez voulu nous dire, dans la cinquième réponse, que la vertu n'est pas toujours récompensée, pourtant ce n'est pas ce qui nous est enseigné ici? — *R.* Si. Remarquez bien ce que je vous ai dit : Dieu ne juge pas la vertu comme vous. (Elle voulait dire : auprès de Dieu, l'on n'est pas vertueux par l'exercice d'un culte.) Il n'est pas aussi sévère que l'Église nous l'enseigne, et pourtant nous avons notre libre arbitre.

Un assistant : Veuillez, s'il vous plaît, nous donner une instruction? — *R.* Je n'en suis pas capable. Du reste, on vous en donne sans cesse que vous ne pratiquez pas.

Le même : Ne vous découragez pas, si vous ne ressentez pas immédiatement les effets de la prière, Dieu exauce toujours; il a le temps. — *R.* Je ne me décourage pas, j'en ai besoin; car *voilà bientôt trente ans que je vous ai quittés*. Croyez-le : quand on souffre, le temps dure. (On demanda à madame Gerbert, si cette époque était réelle; elle répondit : Je ne puis le dire au juste, mais il doit y avoir vingt-neuf à trente ans.)

Madame Gerbert : Es-tu toujours dans une forêt, toute seule, comme tu me le disais dans une précédente évocation? (Cette évocation avait été faite à notre insu, hors de notre groupe.) — *R.* Non; je n'y suis plus. Cet isolement-là était un lieu de punition bien grand pour moi, qui *aimais tant la compagnie*.

Depréle père : C'est la punition d'un égoïste. Vous pensiez sans doute plus à vous qu'à votre prochain, quand vous étiez sur la terre? — *R.* Cette demande ne mérite pas de réponse. Je ne suis pas venue ici pour me confesser. (Ma demande indiscrete provoquait une preuve évidente du libre arbitre des Esprits; pour nous, elle était une leçon de prudence au sujet des évocations.)

D. N'avez-vous enduré que des souffrances morales? Auriez-vous eu aussi des souffrances physiques? — *R.* Les unes et les

autres; les souffrances morales sont bien plus cruelles que les souffrances physiques.

D. Avez-vous assisté à la décomposition de votre corps, par exemple? — *R.* Par moments, si ma présence eût été continuelle, certes j'aurais cruellement souffert de voir *un corps si jeune* dans cette position. Vous ne pouvez pas le croire, puisque vous ne l'avez pas vu; c'est horrible! Ah! que ce tableau est triste!!!

Un assistant : Je me le représente, ce tableau. — *R.* Vous ne le pouvez pas; il faut le voir pour en juger. Vous avez ouï dire souvent: *quand on meurt en couches*, on va droit en Paradis; je ne sais pas si j'y suis allée, dans tous les cas, je vous assure que si c'est là le paradis promis, ce n'est pas un lieu de bonheur. (M. le président demanda à madame Gerbert, si sa sœur était morte en couches; elle répondit: *Certainement.*)

L'évocatrice : Ce n'est pas toi qui as répondu dans la dernière évocation? — *R.* Je ne t'ai répondu qu'une seule fois.

La même : Es-tu contente d'être venue aujourd'hui? — *R.* Bien contente; mais comme je te l'ai déjà dit, je ne viens pas toutes les fois que je le voudrais. Ecoute-moi, ma sœur, prie; dis une prière bien courte, mais avec ton cœur. Il ne s'agit pas de remuer les lèvres pendant deux heures, et d'avoir ses idées autre part, car alors, vous vous occupez de vos intérêts matériels et non de votre prière. Vous écartez les bons Esprits plutôt que de soulager ceux qui souffrent. Tu m'entends?... Au revoir! ma sœur. Je serai toujours contente quand on me donnera la permission de venir parmi vous.

Un assistant : Quelle est votre occupation dans l'erraticité? — *R.* De bons Esprits m'instruisent, je le crois, c'est leur mission. Je suis comme les enfants qui vont à l'école mutuelle; je n'ai cependant plus de devoir à faire comme au temps passé.

Le président : Cher Esprit, nous vous remercions bien cordialement d'être venu à notre appel et de l'instruction que vous nous avez donnée. — *R.* Et moi aussi, je vous remercie; surtout je rends grâces à ma sœur.

Voyez, messieurs si vous pouvez employer cette évocation; elle est sans prétentions, son style manque d'élégance, mais elle porte l'empreinte de la vérité.

Je suis et serai toujours votre bien dévoué serviteur et frère en Dieu.

DEPRÈLE.

Lyon, 15 février 1874. Cours Charlemagne, 3.

Aphorisme spirite.

7, rue de Lille. — 14 novembre 1873. — Médium, M. R.....

Le savant qui se croit si fort et ne croit pourtant à rien de ce qui peut le conduire au delà de la vie, est, par le fait, moins avancé que le plus ignorant qui expie et croit fermement à une existence future. Le Christ a dit : « Heureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux est à eux. » En effet, la vraie science est celle qui nous ouvre la porte du Ciel, et non pas la science qui peut nous la fermer.

Avis importants.

Les spirites présents à Paris ont l'habitude, chaque année, de se rendre, le 31 mars, au cimetière du Père-Lachaise; ils se réunissent, à deux heures de l'après-midi, près du monument celtique d'Allan Kardec.

Nos correspondants nous demandent à quelle époque nous insérerons le procès-verbal de la nouvelle expérience que madame Allan Kardec doit faire avec nous chez M. Buguet, photographe, 5, boulevard Montmartre; nous avons attendu les beaux jours, et il est probable que l'honorable veuve du Maître pourra, pendant le mois de mars, obtenir quelques épreuves dont nous parlerons dans le numéro de la *Revue* d'avril prochain. Nous avons assisté ce mois-ci à plusieurs prises de photographies spirites avec des officiers supérieurs de l'artillerie et de la marine, auxquels M. Buguet a dit : « Veuillez manipuler vous-même. » Toutes les opérations préliminaires, celles du laboratoire, de la mise au point du développement, ont été faites par ces messieurs. Les épreuves sont splendides, et le photographe a simplement fait une évocation au moment de la pose, seul moment où nous l'avons vu pendant le cours de l'opération. Pour obtenir des épreuves spirites à l'aide d'une carte, s'adresser directement au photographe et non : 7, rue de Lille.

Les photo-gravures du tableau du médium Fabre seront terminées le 5 mars. MM. Dujardin ont reproduit cette œuvre médianimique comme de vrais artistes qu'ils sont, continuant ainsi la tradition de leur établissement. Cette photo-gravure splendide a 55 centimètres d'image, plus une marge de 12 centimètres. Elle sera envoyée contre un mandat de 5 francs aux cent premiers souscripteurs qui recevront les épreuves de premier tirage.

Nous réclamons les listes de souscription pour les bibliothèques militaires.

L'Administrateur-rédacteur : P.-G. LEYMARIE.